

I.N.R.I. de Léon Cladel AVANT-PROPOS de Lucien Descaves

Si notre chère Séverine vivait encore, c'est à elle, je n'en veux pas douter, que Judith Cladel eût demandé l'avant-propos qui m'incombe aujourd'hui.

Séverine en effet, s'était désignée elle-même, à maintes reprises, comme légataire universelle des hommes de la Commune et l'article qu'elle publiait dans *L'Ere Nouvelle* au mois d'avril 1925, pourrait fournir à l'œuvre posthume de Léon Cladel le pavillon dont le nom glorieux de son auteur suffit, au reste, à la couvrir.

De cet article, je reproduirai pourtant le passage suivant : il entoure d'un halo des têtes mises à prix.

« Je n'ai pu lire sans une émotion grave une toute petite information qui a passé inaperçue. Elle concerne les Vieux de la Commune, les chers vieux qui m'ont adoptée pour pupille, et leur pupille va avoir 70 ans ! C'est dire l'âge des tuteurs.

On se réunissait le dimanche le plus proche du 18 mars, dans un restaurant bien modeste. Ils accouraient clopin-clopan, de Brévannes, de la banlieue, quelques-uns de province. Ce voyage, ce déplacement, la minime cotisation à ces agapes vraiment spartiates, représentaient bien des privations. Mais on échangeait des souvenirs, on discutait encore, on revivait un peu de sa jeunesse.

Chaque année des places restaient vides, le nombre des survivants se restreignait. Trente, vingt..., sont-ils dix aujourd'hui ? Mais les enfants et petits-enfants des plus fortunés faisaient nombre.

Vers la date ordinaire, cette note a paru : En raison de l'augmentation des prix, L'Association fraternelle des Anciens Combattants et des Amis de la Commune n'organise pas le banquet cette année... »

Ces hommes ont été les maîtres de la Capitale, des trésors de l'Etat, des dépôts de la Banque, des fonds de la Ville, des coffres-forts particuliers. Non seulement, ils n'ont rien osé requérir du denier public, au nom de la Révolution, — ce qui est politiquement discutable — mais encore il ne leur est rien resté aux doigts... même pas de quoi assurer le tabac de leurs vieux jours !

Poires ! s'exclame l'esprit moderne.

Non, honnêtes gens dont il convient de saluer la mentalité « démodée », le scrupule désuet. Ils étaient ainsi ces pillards, ces voleurs, ces brigands, expédiés au bagne quand ils échappaient à la fusillade sommaire, taxés d'infamie, chargés d'outrages, traînés tout vifs aux gémonies pendant plus de trente ans ! »

Comment, sachant cela, ne pas prendre au sérieux ce qui pouvait passer pour une boutade dans la bouche de Rochefort : «La Commune est le seul gouvernement honnête que la France ait jamais eu.»

Qu'on le veuille ou non, la Commune est entrée dans l'Histoire par ce portique de lumière.

Peu nombreux sont les romans que la Commune a inspirés. Après Jules Vallès, dont Séverine a terminé l'Insurgé, comme le conscrit ramasse, pour faire le coup de feu, l'arme tombée des mains du vétéran, je compte — sauf omissions — Jean Richepin, Sutter-Laumann, Maurice Montégut, Paul et Victor Margueritte, Gustave Geffroy, Léon Deffoux...

Le premier, sans doute, Léon Cladel avait puisé dans le mouvement insurrectionnel de 1871 les éléments d'un tableau romancé de Paris à cette époque orageuse... et voilà que ce défricheur est appelé le dernier à toucher son salaire, puisque I. N. R. I., commencé à Montauban en septembre 1872, achevé à Sèvres d'octobre 1886 à avril 1887, est édité en 1931 seulement et lorsque l'auteur a disparu depuis tantôt quarante ans ! Mais il était dans la nature de Léon Cladel de savoir attendre. Il ignora toute sa vie la mal façon qui trahit l'impatience des arrivistes. Elevé à bonne école, celle de Baudelaire, il n'écrivait pas ses livres, à proprement parler, il les gravait. Oui, je le vois très bien attaquant d'une plume acérée, la feuille de papier blanc, comme l'aquafortiste et le graveur en taille douce entament, à la pointe ou au burin, la plaque de cuivre ou d'acier.

Je sais trop ce que représente de soins un pareil travail et ce qu'il rapporte à l'artiste, pour ne pas être saisi d'un respect infini devant l'œuvre considérable de Cladel.

Celui-ci savait évidemment à quelles difficultés il allait se heurter en écrivant l'épopée révolutionnaire qui se déroule entre le 4 septembre, premier souffle de la République, et le 28 mai, dernier soupir de la Commune poussée, vivante encore, au mur du Père-Lachaise, pour faire à la répression l'économie d'un transport de cadavres.

Ecrire ce récit, passe encore... Lui trouver un éditeur, fallait-il y songer? La guerre civile afflige les personnes bien pensantes. Parlez-leur de courir aux frontières, de les défendre ou de les franchir. Rien de tel pour «verser quelque héroïsme au cœur des citoyens.» Cette guerre-là fait généralement plus de victimes que l'autre, c'est entendu; mais si l'on défalque du total les pertes de l'ennemi, qui ne comptent pas, le déficit national se trouve ramené à un chiffre fort acceptable, n'est-ce pas ?

L'état d'esprit qui régnait en France au lendemain de la Commune et domina dix ans encore, dut inciter Cladel à laisser en jachère le roman dont il avait tracé le plan.

Je crois deviner les impressions à la suite desquelles, en 1872, animé d'une ardeur incoercible, il s'était jeté tête baissée sur l'obstacle.

Quand il entreprit de raconter l'histoire de Jacques Râtâs, l'officier de zouaves, et d'Urbaine Hélioiz, la faubourienne, deux militaires, le capitaine du génie Rossel, et Bourgeois, sergent du 45^e de ligne, avaient

depuis dix mois expié ensemble, au plateau de Satory, le crime dont ils s'étaient rendus coupables, aux yeux de la société bourgeoise, en passant à l'insurrection avec armes et galons.

Et Louise Michel, la Vierge rouge, avec laquelle Urbaine Hélioiz a tout de commun, hormis la chasteté, n'était pas encore partie pour le bague calédonien.

Je ne puis m'ôter de l'idée que Léon Cladel a voulu venger la mort de ces héros en les rangeant parmi les martyrs...

Aussi bien, le bon républicain qu'il était n'allait rien perdre pour attendre... Le 15 avril 1876, il s'entendait condamner à un mois d'emprisonnement et à cinq cents francs d'amende, pour outrage à la morale bourgeoise, dans une nouvelle intitulée *Maudite*, pitoyable aux vaincus et aux « femelles » dont Dumas fils ne disait rien « par respect pour les femmes à qui elles ressemblent —quand elles sont mortes.»

En 1876, la réhabilitation «des criminels que la justice avait frappés» (réquisitoire du substitut Bloch), était interdite. Elle ne l'est plus; mais on comprend le sage parti qu'avait pris Cladel d'ajourner sine die une publication pour laquelle la complicité d'un éditeur responsable était nécessaire.

A dire vrai, c'était en choisissant, pour conduire son action, un capitaine Rossel, plutôt qu'un sergent Bourgeois, que Cladel courait le moins de risques.

Dans son Histoire de la Commune, la plus vivante et la plus justicière que je sache, Lissagaray s'est montré d'autant plus sévère à l'égard de Rossel, que celui-ci avait déclaré s'être mis au service de la Commune, uniquement par patriotisme et dans l'espoir de recommencer la guerre sur de nouveaux frais.

« La presse libérale, dit Lissagaray, plaidait chaleureusement la cause du jeune officier. Dans cet inquiet, sans opinions politiques malsonnantes et qui avait si cavalièrement tourné le dos à la Commune, la bourgeoisie reconnut vite un de ses enfants égarés. Il avait, d'ailleurs, fait amende honorable. Les journaux publièrent ses *Mémoires* où il vilipendait la Commune et les fédérés. On racontait ses entretiens sublimes avec un ministre protestant, ses entrevues déchirantes avec sa famille. De Ferré (qui devait être exécuté en même temps que lui), pas un mot, si ce n'est pour dire qu'il était « hideux ».

Toutes les sympathies de Lissagaray accompagnaient jusqu'au poteau Théophile Ferré et Bourgeois, calmes, dédaigneux, presque indifférents devant l'appareil théâtral de la justice militaire. Ferré fumait un dernier cigare. Bourgeois regardait en spectateur les apprêts du metteur en scène. Rossel, cependant gagnait du temps en demandant à serrer la main à ses juges ou bien à commander le feu... Il fallut lui faire observer qu'il prolongeait cruellement l'attente de ses deux compagnons...

Eh! bien, je me pose aujourd'hui la question de savoir si Léon Cladel, anticipateur, en faisant son héros du Quercynois Râtâs, ancien soldat d'Afrique, sous-officier au 89e de ligne pendant la guerre contre la Prusse

et décoré, après l'affaire du Bourget, pour avoir sauvé une vie ; si Léon Cladel, dis-je, n'a point envisagé le sergent Bourgeois plutôt que le capitaine Rossel.

I. N. R. I. acquerrait ainsi, dans l'ordre des prophéties, une importance plus grande.

On m'accordera que les idées avancées en 1872, et même en 1887, le sont davantage aujourd'hui, si bien que le personnage à glorifier (et Cladel semblerait l'avoir pressenti), c'est le sergent Bourgeois, qui n'a pas parlé, lui, de guerre à outrance ni de revanche à prendre, et non le colonel du génie Rossel, délégué à la guerre, ambitieux et peu sûr.

Si celui-ci, sous le nom de Râtâs, faisait figure de Christ, le 25 Novembre 1871, entre Ferré et Bourgeois, il usurperait sa place. L'un de ces deux derniers y a plutôt droit ; mais lequel ? Sur quelle tête vénérée va s'éployer l'inscription si belle en sa dérision, qui a traversé les âges sur le front du Nazaréen ?

Je laisse aux hommes d'aujourd'hui à décider. Pour moi, la chose est faite.

La saisissante image du crucifiement suggérée par Léon Cladel n'est point pour nous déplaire. Nous demandons simplement que les croix du calvaire de Satory où furent cloués Ferré et Bourgeois, ne tombent pas à bras raccourcis sur deux victimes travesties en larrons.

LUCIEN DESCAGES.